

Éditorial : la haine, la guerre

Boris CZERNY

Université de Caen, membre sénior de l'Institut Universitaire de France

Fin 2022, début 2023, je proposai à la rédaction de *Slovo* un numéro thématique autour de la haine et de la guerre. À cette occasion, je rédigeai un appel à participation qui, me semblait-il à l'époque, synthétisait une présentation de la nature et des expressions de ce sentiment. J'achevais ce tour d'horizon par une réflexion sur la mort de la haine à Auschwitz. J'ai tenu à garder tout le texte de cet « appel à contribution » afin que le lecteur d'aujourd'hui, celui de demain, saisisse, ou essaie du moins de saisir, l'ampleur des événements que nous vivons depuis le début de l'invasion de l'Ukraine par la Russie et le 7 octobre, date des massacres perpétrés par des membres du Hamas sur la population juive d'Israël. Nous arrivons à un tournant. La haine n'est pas morte à Auschwitz, tout simplement parce qu'Auschwitz n'existe plus pour de nombreuses personnes, qui, de par le monde, nient le génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Pire, c'est à la victime de s'excuser d'être, de vivre.

La haine a de beaux jours devant elle.

La haine : une question d'actualité¹

Le déferlement de violence qui s'abat sur l'Ukraine depuis le 24 février a été justifié dès son déclenchement par Vladimir Poutine dans un discours plein de haine sur le fond comme sur la forme. En établissant un pont temporel entre les différentes phases

1. Cette présentation a été rédigée fin 2022 -début de l'année 2023.

de l'existence d'un monde russe fantasmé et l'œuvre de « dénazification » actuelle, Poutine s'affranchit allégrement des repères temporels et établit le conflit avec Kiev dans une perspective psychologique et affective dont témoignent largement le vocabulaire sur la nécessité de réunir « les frères slaves » au sein de la « la mère patrie ».

De fait, c'est bel et bien à travers le prisme de la haine instaurée comme une « forme de rationalité » que peut se lire la guerre entre la Russie et l'Ukraine. Déjà en 1881, dans son *Histoire de la littérature anglaise* consacrée à l'histoire et à ses méthodes, l'historien Hyppolite Taine formulait l'importance des processus mentaux et de leur analyse pour la compréhension de l'histoire : « De même qu'au fond l'astronomie est un problème de mécanique et la physiologie un problème de chimie, de même l'histoire au fond est un problème de psychologie² ». Pourtant, ce qui relève du domaine des sentiments et des affects est encore largement ignoré des études historiques. La Shoah, le stalinisme, les déportations des Tsiganes, ainsi que les crimes entre voisins pour reprendre le titre d'un ouvrage illustrant le massacre d'une communauté juive par des paysans polonais à Jedwabne en 1941³, n'ont pas été étudiés à travers le prisme de la haine. L'histoire ou les histoires de la haine demeurent ainsi une donnée absente de la réflexion historique.

Les territoires de la haine

L'absence d'occurrence de sujets sur l'Ukraine lors de l'interrogation de la base des archives du journal *Le Monde* est, à ce titre, fort révélatrice d'un refus d'intégrer la psychologie historique dans la compréhension des motivations de Poutine et de la contamination à sa haine de la société russe. La haine est cependant au centre de la réflexion d'André Markowicz sur ces événements, comme en témoigne son interview du 6 juin 2022 sur *France Culture*, où il évoque « les discours de haine » des autorités russes et les processus de théorisation de la haine (le mot « haine » est répété plusieurs fois par Markowicz, aux côtés des mots « honte » et « violence⁴ »). Mais à la date du 30 mai 2022, aucun titre quotidien de la presse française n'associait les deux termes

2. TAINÉ Hippolyte, 1881-1882 [1864], *Histoire de la littérature anglaise*, 5^e éd., 5 vol., vol. 1, Hachette, Paris, p. XLV.

3. GROSS Jan T., *Les Voisins – 10 juillet 1941 Un massacre de juifs en Pologne*, Les Belles Lettres, 2019.

4. *Radiofrance*, 6 juin 2022, « Crise ukrainienne, la Russie face à elle-même ? », MARKOWICZ André, URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-idees/crise-ukrainienne-la-russie-face-a-elle-meme-5117351>. Voir aussi MARKOWICZ André, 2022, *Et si l'Ukraine libérait la Russie ?*, Seuil, Paris.

« Ukraine » et « haine ». Cependant, d'autres articles comportaient explicitement la haine en tant que thème principal : « J'ai été élevé dans la haine du bourgeois⁵ » ; « En Inde, Modi sans réaction face à un déferlement de haine envers les musulmans⁶ » ; « La guerre avant la guerre, 1936-1939. Quand la presse prépare au pire : la haine précède les armes⁷ » ; « Il était une fois... Au tribunal, l'ordinaire de la haine conjugale⁸ » ; « Eric Zemmour, condamné à 10 000 euros d'amende pour provocation à la haine raciale, va faire appel⁹ ».

Ces quelques occurrences du mot « haine » collectées sur le site du *Monde* dessinent toute l'étendue du territoire de ce sentiment. Elle s'exprime aussi bien dans un milieu restreint (la famille) que dans les limites d'un immense pays comme l'Inde. Violente lors de son déclenchement, elle est un « déferlement », mais son temps de maturation est apparemment long. Elle peut même être élevée au rang d'un savoir nécessitant une forme d'initiation. Souvent extraordinaire par son amplitude, elle anime les combattants sur les champs de guerre. Elle se loge aussi dans les replis de la médiocrité quotidienne et met face à face deux inconnus prêts à en découdre pour une place de parking, un regard mal jugé agressif.

Enfin, la société peut être amenée à se protéger de la haine. Elle la canalise et établit contre elle des garde-fous dont la portée et le sens sont relatifs et sujets à discussion. Là où les juges entendent des incitations à la xénophobie, l'homme politique exalte de son côté les vertus d'une guerre sainte aux allures de croisade.

5. *Le Monde*, 20 novembre 2021, « Un apéro avec Benoît Magimel : “J’ai été élevé dans la haine du bourgeois. En vieillissant, on se détend” », CARPENTIER Laurent, URL : https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2021/11/20/un-apero-avec-benoit-magimel-j-ai-ete-eleve-dans-la-haine-du-bourgeois-en-vieillissant-on-se-detend_6102901_4500055.html.

6. *Le Monde*, 18 avril 2022, « En Inde, Modi sans réaction face à un déferlement de haine envers les musulmans », LANDRIN Sophie, URL : https://www.lemonde.fr/international/article/2022/04/18/en-inde-des-fetes-religieuses-hindoues-entraiment-un-deferlement-de-violence-contre-les-musulmans_6122594_3210.html.

7. *Le Monde*, 7 mars 2022, « “La Guerre avant la guerre, 1936-1939. Quand la presse prépare au pire” : la haine précède les armes », 7 mars 2022, CATINCHI Philippe-Jean, URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/03/07/la-guerre-avant-la-guerre-1936-1939-quand-la-presse-prepare-au-pire-la-haine-precède-les-armes_6116413_3232.html.

8. *Le Monde*, 24 juin 2005 (modifié le 11 février 2022), « Il était une fois... Au tribunal, l'ordinaire de la haine conjugale », ROBERT-DIARD Pascale, URL : https://www.lemonde.fr/a-la-une/article/2005/06/24/chronique-ordinaire-de-la-haine-conjugale_665799_3208.html.

9. *Le Monde*, 17 janvier 2022, « Eric Zemmour, condamné à 10 000 euros d'amende pour provocation à la haine raciale, va faire appel », URL : https://www.lemonde.fr/politique/article/2022/01/17/eric-zemmour-condamne-a-10-000-euros-d-amende-pour-provocation-a-la-haine-raciale_6109814_823448.html.

Le moi, la haine et l'autre

Mais qu'est-ce que la haine, au juste ? Elle est parfois confondue avec l'agressivité, la violence verbale et physique, la sauvagerie ou la rage. Selon Aristote, la colère, autre terme souvent utilisé comme synonyme, est cependant moins intense que la haine qui est incurable et relève d'un désir de faire mal¹⁰. Par sa puissance, dit Victor Hugo, elle évince les autres sentiments et amène la froideur dans le cœur : « La haine c'est l'hiver du cœur¹¹ ». Il rejoint en cela le philosophe Spinoza qui considère que « la haine est l'un des principaux ennemis du genre humain¹² », car, tout en réunissant en elle de nombreuses autres affections, « elle n'est autre chose qu'une tristesse qui accompagne l'idée d'une cause extérieure¹³ ». La tristesse naît de la frustration, de l'impossibilité de satisfaire ses désirs et, précise encore le philosophe, « l'âme a en aversion d'imaginer ce qui diminue ou réduit sa propre puissance d'agir et celle du corps¹⁴ ».

À l'opposé de la haine se trouve la joie, ou plus souvent l'amour, dont le caractère non assouvi, l'absence de plénitude génère l'insatisfaction et le désir de destruction ou d'autodestruction. « Folle dont je suis affolé / Je te hais autant que je t'aime ! » (« À celle qui est trop gaie », 1857) : ces vers de Baudelaire disent, sur une note majeure, ce qui constitue le sel de la tragédie classique, mais aussi de la paralittérature. Regards injectés de sang, main armée d'un poignard prête à s'abattre sur l'amant infidèle, les couvertures des romans de gare et des magazines grand public aux illustrations en noir et blanc évoquent sans nuances ce que détaille la psychanalyse.

Évoquer seulement Freud peut paraître réducteur, mais sa pensée a si fortement influencé la compréhension du monde qu'il semble impossible de faire l'impasse sur une évocation, aussi courte soit-elle, de ses travaux sur la haine en tant que pulsion naturelle. Selon le psychanalyste, la haine n'est ni bonne ni mauvaise, elle n'est donc ni morale ou religieuse ni même politique, elle est l'expression d'un désir de conservation. La haine commence là où le moi finit. Autrement dit la haine de Narcisse surgit là où s'exprime la plus petite différence¹⁵ et où l'autre devient un

10. ARISTOTE, 1991, *Rhétorique*, t. 2, Les Belles Lettres, Paris, p. 71 (1382a).

11. HUGO Victor, 1967, « Il fait froid », in *Les Contemplations*, in *Œuvres poétiques*, t. 2, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, p. 554.

12. SPINOZA Baruch, 1993, *Court Traité*, in *Œuvres*, t. 1, traduction et notes de Charles APPUHN, GF, Paris.

13. SPINOZA Baruch, 1993, *Éthique*, III, XIII, sc., GF, Paris, p. 147.

14. SPINOZA Baruch, 1993, *Éthique*, III, XIII, cor., GF, Paris, p. 148.

15. FREUD Sigmund, 1968 [1915], « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, p. 40.

obstacle à la réalisation de nos désirs. C'est d'ailleurs en ces termes que le cinéaste ukrainien Sergueï Loznica, reprenant le contenu d'un cours du philosophe René Girard sur le désir mimétique chez Spinoza, formule à propos de son rapport à la culture russe : « Seul l'être qui nous empêche de satisfaire un désir qu'il nous a lui-même suggéré est vraiment objet de haine. Celui qui hait se hait d'abord lui-même en raison de l'admiration secrète que recèle sa haine. Afin de cacher aux autres, et de se cacher à lui-même, cette admiration éperdue, il ne veut plus voir qu'un obstacle dans son médiateur¹⁶. »

La présentation de la haine par Freud a le grand mérite d'ouvrir de vastes perspectives d'analyse en plaçant la haine au carrefour d'émotions et de sentiments très divers (la peur, la mélancolie et la jalousie), et de stratégies (menaces, dénonciations, dévalorisations, mépris comme dans le roman éponyme de Moravia, dépréciations, injures, diffamations constituant la trame émotive des romans de Dostoïevski) tout entières mobilisées vers un objectif unique, à savoir la destruction de l'autre, l'ennemi, de façon rapide ou sur un temps long (c'est le cas de la haine transmise de génération en génération, ou vendetta).

La haine collective

En établissant la haine dans un rapport de réflexivité, Freud contribue à façonner les grandes catégories qui structurent une rhétorique de la haine. Basé sur des affirmations simplistes tout autant que réductrices, le discours de haine véhicule l'idée que l'autre est un danger pour l'ordre « normal » ou « naturel ». Ainsi, si, en littérature par exemple, la femme au foyer soumise peut éventuellement être l'objet d'une haine sourde de la part de son mari, ce sera plus souvent le cas, dans la société, de celle qui transgresse les codes de l'hétérosexualité et décloisonne les genres, ou de celle qui affirme son désir, comme Anna Karénine chez Tolstoï. L'émancipation sexuelle masculine ou féminine, réelle ou fantasmée, de même que l'instabilité géographique (cas des Roms, Bohémiens, SDF, migrants) sont perçues comme une menace qui doit être écartée. Il en est de même pour les lieux où se pratique un tel décloisonnement, comme les cabarets, maisons closes servant de cadre à de nombreuses œuvres théâtrales, littéraires et musicales dans l'Europe centrale de l'entre-deux-guerres.

16. *Radiofrance*, 23 mai 2022, « Le cinéaste Sergueï Loznitsa, “comment peut-on confondre le régime russe avec les œuvres des auteurs russes ?” », LOZNITSA Sergueï, URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/le-cineaste-serguei-loznitsa-comment-peut-on-confondre-le-regime-russe-avec-les-oeuvres-des-auteurs-russes-9489067>. Voir GIRARD René, 1961, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, Paris.

L'opposition entre l'image de la femme au foyer et celle de la femme s'appropriant les codes de la masculinité (cheveux courts, cravate et pantalon chez certaines femmes dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres) éclaire la différence entre une haine individuelle et une haine collective. La première expression d'hostilité est régie par des motivations propres aux antagonistes à l'intérieur d'un système autonome, même si, transférée dans le domaine des arts, elle acquiert une valeur symbolique. La haine hétéronome dirigée contre un ennemi collectif (la femme émancipée, l'homosexuel, l'étranger, le voisin, etc.) autorise, en les légitimant, les meurtres et les massacres. La violence soude des destins éparpillés, elle structure les sociétés rassemblées autour d'un projet commun. Toujours présente, elle surpasse tous les autres sentiments par sa puissance : « voyez combien elle est toujours en forme ! C'est qu'elle se porte bien », dit à son sujet la poétesse polonaise Wislawa Szymborska, prix Nobel de littérature en 1996. Elle-même connaissait bien la haine, pour avoir contribué à la répandre à l'encontre de prêtres polonais accusés de trahison au début des années 1950.

Légitimée et officialisée, la haine devient en effet un code de conduite et le bréviaire d'un ordre nouveau, dont il est difficile de s'extraire. « Cela leur servira de leçon » dit Thiers devant le spectacle des corps des communards jonchant les rues de Paris. Plus qu'une leçon, la haine se transforme en état dont on ne sort, éventuellement, qu'à la force du doute. Cependant, comme l'explique le philosophe tchécoslovaque Jan Patočka, s'exiler du territoire de l'évidence n'est pas sans conséquence, car « si le philosophe se distancie à l'égard du monde, le monde riposte en tournant sa haine contre le philosophe¹⁷ ». Ainsi se pose la question du statut du dissident, que Václav Havel définit en tant qu'être prêt à se sacrifier pour être libre, porteur d'une « politique antipolitique », c'est-à-dire d'une politique qui passe par d'autres moyens que la gestion et la domination¹⁸.

Discours de haine et boucs émissaires

Le Juif est historiquement l'objet de toutes les haines. Il est instable et différent, cupide et mystérieux, présent sans être intégré, agent de la dégénérescence des mœurs et de la perversion de la culture, ahistorique ou au contraire violent et vindicatif dans l'affirmation de son ancrage dans l'histoire. Il est tout et son contraire et les deux à la fois, portant en lui la justification du rejet qu'il suscite : la haine qu'on lui porte n'est

17. PATOČKA Jan, 1993, « Remarques sur la position de la philosophie dans et en dehors du monde » in *Liberté et sacrifice*, Millon, Paris, p. 15.

18. HAVEL Václav, 1990, « La politique de la conscience » in *Essais politiques*, Calmann-Lévy, Paris, p. 226.

qu'une réponse à la haine qu'il porte au monde entier. N'a-t-il pas tué le Christ ? Ne cherche-t-il pas à s'approprier le monde en éliminant les Gentils, en les rabaissant et en les humiliant ? Il convient donc d'opposer à ce discours imaginaire un contre-discours bien réel qui dévoile avec bon sens « la réalité des choses » : le Juif est nuisible. La haine sublimée par la grandeur du combat (le Juif est puissant et perfide) peut être érigée en contre-culture. Son expression s'accompagne alors d'un détournement des valeurs esthétiques considérées comme perverses par la... « juiverie ». C'est du moins ce que suggère la référence musicale dans le titre de Céline, *Bagatelle pour un massacre*.

Ce titre est sans ambiguïté sur la finalité du discours de haine : le massacre. Mais la simple disparition de l'être ou du groupe honni ne suffit généralement pas aux haineux. La destruction et l'effacement de la mémoire des lieux de massacres, des fosses communes et des cimetières des communautés juives en Europe de l'Est et orientale en sont l'illustration¹⁹. La haine rejoint le néant.

Si les dieux déniaient à l'hybris d'Achille, qui outrage la dépouille d'Hector, le caractère héroïque de ses actes, l'outrage à la mort par effacement ultime de la trace de l'existence même de l'autre fut, lors de la *Shoah*, volontairement banalisée et vidée de sa charge émotive. Les dieux, cette fois-ci, restèrent silencieux. La haine devint l'affaire de « simples fonctionnaires ».

La Haine est-elle morte à Auschwitz ?

Dans *Dossier K*, l'écrivain hongrois Imre Kertész qui fut déporté en 1944, à l'âge de quinze ans d'abord à Auschwitz puis à Buchenwald revient sur une phrase présente dans *Être sans destin*, cette « enfance à l'envers » selon les propres mots de l'écrivain. À la question d'un journaliste qui lui demande ce qu'il ressent, le jeune homme sorti de Buchenwald répond qu'il éprouve de « la haine envers tout le monde ». Le journaliste, compatissant, le comprend. Comment ne pas haïr « ceux qui ont fait ça » ? Mais cette haine envers « tout le monde » est inopérante, car, dans un monde « à l'envers » produisant de la mort, le naturel de la haine renvoyant à l'humanité d'avant Auschwitz avec ses codes et son système de valeurs ne fait pas plus sens que le bonheur ou l'amour²⁰...

19. Voir GÉRY Catherine, 2020, « *Babi Yar* : le récit poétique et musical contre la violence de l'effacement » in SAGLIO-YATZIMIRSKY Marie-Caroline (dir.), *Violence et Récit. Dire, traduire, transmettre le génocide et l'exil*, Paris, Hermann, p. 67-82.

20. KERTÉSZ Imre, *Dossier K.*, trad. ZAREMBA-HUSZVAI Charles & Natalia, Actes Sud, 2008, p. 154.

Un autre monde

Cette présentation a été rédigée entre la fin de l'année 2022 et le début de l'année 2023. Je la relis aujourd'hui, non sans un certain effroi. La haine et la violence qui l'accompagne bien souvent me semblaient avoir atteint un sommet. J'espérais que la guerre en Ukraine s'achèverait rapidement par la victoire de la démocratie sur le totalitarisme et le nationalisme russe. Après une reprise substantielle d'une partie de son territoire, l'Ukraine se lançait dans une contre-attaque riche d'espoir et de promesses. Poutine n'allait-il pas vaciller sur son trône, affaibli par les revers de son armée et les luttes intestines entre ces ministres et son homme de main Yevgueni Prigojin ?

Au Moyen-Orient aussi, malgré tout, un léger vent d'optimisme s'était mis à souffler. Régulièrement, chaque samedi soir, des manifestants se réunissaient dans les grandes villes d'Israël pour demander la démission du Premier ministre et la fin de la colonisation, le retour au dialogue avec les Palestiniens.

Loin de s'estomper, la haine triomphe. Chaque jour des avions sans pilotes s'écrasent sur des villes ukrainiennes provoquant des morts parmi la population civile. L'armée russe grignote le terrain qu'elle avait perdu. Les propagandistes à la solde de Poutine appellent à l'emploi de bombes atomiques contre des villes européennes. Le 7 octobre 2024, des membres du Hamas (acronyme en arabe pour Mouvement de la Résistance islamique) ont franchi le mur séparant Gaza du reste d'Israël. Ils ont pénétré dans des kibboutz, massacrant près de 1500 hommes, femmes, enfants, et en emportant avec eux plusieurs centaines d'otages dont certaines, on le sait, sont victimes de viols. En réponse, l'armée israélienne a bombardé Gaza, provoquant des milliers de morts et détruisant des villes entières.

Plus que jamais, nous devons chercher à comprendre comment surgit ce sentiment qui fait perdre à l'homme sa grandeur, sa volonté de dominer ses pulsions et son envie de découvrir l'autre. Plus que jamais les textes réunis dans ce recueil sont nécessaires, car chacun d'entre eux apporte un éclairage sur les causes et les conséquences des explosions de haine et sur la plus violente d'entre elles : la guerre.

Pour cerner au plus près la thématique du présent recueil, nous partirons de l'étude étymologique du terme « haine » en russe. Dans « Le temps des sentiments monochromes : pour une description lexicographique des lexèmes « nenavist', haine » en russe contemporain », Svetlana Krylosova montre, entre autres, comment depuis le 22 février 2022 et le début de la guerre en Ukraine, certains mots, tels que « *khejt* », transcription sonore du mot anglais « *hate* » parfois utilisée en russe courant, n'ont plus leur place, car, « le travail sur les nuances des mots, notamment ceux désignant des sentiments, a, en quelques secondes seulement (au début de la guerre), perdu tout son sens. » L'aporie de la nuance « anglaise » au bénéfice du

seul sens porté par le mot russe aurait été à même de séduire l'écrivain Vladimir Nabokov qui maniait parfaitement l'anglais et le russe et employait dans certaines de ses œuvres des néologismes hybrides comportant des éléments empruntés aux deux langues à la fois.

Dans « Vladimir Nabokov et la défense du droit à la différence », Alexia Gassin aborde la question de la haine en esquissant une typologie du haineux et de sa victime dans les œuvres de l'écrivain russo-américain. Comme le précise A. Gassin, au regard de son histoire personnelle, il n'est pas étonnant que l'auteur de *Lolita* ait consacré plusieurs de ses écrits à la défense de l'altérité et de ceux qui subissent la haine des autres parce qu'ils sont différents, politiquement, sexuellement, de la majorité violente. Pour rappel, son cousin Iouri fut tué par les bolcheviques en 1919, son frère homosexuel Sergueï périt dans le camp de concentration de Neuengamme en 1945, et son épouse était juive. C'est donc par les victimes, mais aussi par celle des groupes ou des systèmes qui ont tendance à persécuter toute individualité surtout quand elle paraît insaisissable, que nous commençons notre exploration de la haine.

Nous restons tout d'abord dans le domaine littéraire avec les articles de Léandre Lucas, « Les dispositifs de haine dans les *Carnets de la maison morte* » (de Fédor Dostoïevski) et de Luba Jurgenson, « La haine de la haine », qui ont en commun de placer la haine au centre du système carcéral, celui du bagne tsariste chez Dostoïevski, et du monde fantasmagorique du Goulag tel qu'il est représenté dans le *Voyage au pays des Ze-Ka* de l'écrivain et philosophe Julius Margolin. Ces deux espaces répressifs apparaissent comme l'incarnation spatiale de la haine, sa matérialisation physique. La haine fait partie du matériau que cet univers carcéral met à disposition de l'homme qui, affirme Varlam Chalamov, cité par Léandre Lucas et Luba Jurgenson, « se révèle bien plus mauvais que ne le pensaient les humanistes russes des XIX^e et XX^e siècles ».

Cette référence à la culture et à son incapacité à s'opposer à la haine est au centre de l'article « L'Ukraine, la haine » d'Irina Dmitrichina qui reprend les propos de Marc Crépon affirmant dans son essai *L'épreuve de la haine* que, dès les premiers jours (de la Première Guerre mondiale), « la raison, mais aussi la littérature et la science se mirent au service de la haine et de la violence ». De manière assez remarquable, L. Jurgenson et I. Dmitrichina identifient le premier conflit mondial comme cet instant dans l'histoire où, selon Freud, la civilisation a soudain régressé et la barbarie triomphante a marqué l'avènement d'une époque déshumanisante. Soudain, la haine, ce « sentiment réprouvé par la culture judéo-chrétienne », est devenue une vertu, nourrie et légitimée par les nations en guerre.

L'article d'Irina Dmitrichina contient une série de questionnements amplifiés par la correspondance phonétique entre « Ukraine » et « haine ». Comment les Ukrainiens se sont-ils soudain sentis porteurs d'un sentiment qui leur est devenu

« aussi nécessaire que la nourriture et la chaleur » ? Leur haine n'est-elle pas plutôt l'expression d'un profond sentiment d'amour pour leur patrie, leur famille ? Mais quel est l'objet de leur haine ? Poutine, dont Kateryna Lobodenko dresse la caricature dans son essai « Discours de haine dans la caricature (à l'exemple des figures des chefs d'État soviétiques et de Vladimir Poutine) » ou bien les Russes, tous les Russes ? Denis Lakine montre, dans son article « La *vobla* et la paix. Le rôle de la mémétique Internet russe dans la résistance au régime poutinien et à son invasion de l'Ukraine », que les Russes ne forment pas un groupe homogène, uni derrière son chef. Certains d'entre eux usent de la dérision pour exprimer leur opposition au régime russe. Ils détournent dans ce but des photographies et des dessins, les légendant et les diffusant largement sur Internet (sous la forme de « mèmes ». Denis Lakine explique comment, pour contrer l'influence de simples dessins, le régime autoritaire du Kremlin est obligé de légiférer, dévoilant par là sa faiblesse. L'auteur s'interroge également sur le sens à donner à l'emploi des mèmes. Est-ce l'expression d'une réelle résistance ou plutôt d'un « retrait désengagé » ? La question illustre la diversité d'une société russe qui n'est pas forcément perçue en Occident et que les Ukrainiens ne peuvent pas voir. Mais, Kateryna Kalytko, une auteure ukrainienne citée par Irina Dmitrichina, souligne que « le sentiment de haine (envers les Russes) n'est pas figé, il évoluera immanquablement ».

D'évolution protéiforme de la haine, il est précisément question dans l'article de Sarah Gruszka, « Haine encouragée, haines indicibles ». La haine était l'objet d'un traitement ambivalent en Union soviétique, elle l'est encore aujourd'hui en Russie. Dénoncée en tant que sentiment négatif, elle fut alimentée par le pouvoir soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale contre les seuls dirigeants nazis, avant d'être dirigée vers l'ensemble de la population allemande. Il y aurait donc une bonne et une mauvaise haine, une violence autorisée guidée par l'État contre un ennemi ou un adversaire mouvant et labile, une autre taboue, sale, car concernant le gouvernement et le parti ou pire encore, des proches, les membres de sa famille dont on souhaite la mort, car elle peut conditionner votre survie, comme ce fut le cas dans le contexte du blocus de Leningrad. Comme l'explique S.Gruszka, le déni de cette haine dans l'URSS de Staline comme aujourd'hui dans la Russie de Poutine est une forme de déni de la part d'humanité qui est en chacun de nous. Haïr apparaît par conséquent comme un sentiment « normal », consubstantiel de notre condition d'homme.

Ou plutôt de la condition des femmes.

De fait, les contributeurs de ce numéro sont, à une exception près, des femmes qui, pour un certain nombre d'entre elles, parlent de livres écrits par des femmes sur des femmes ou des personnes, des groupes de personnes se trouvant en marge de la société.

Dans « Enfants et adolescents témoins de guerre dans la littérature jeunesse russe contemporaine », Bella Delacroix Ostromooukhova présente trois livres mettant en scène des enfants témoins de moments traumatiques du passé soviétique. En dépit de la censure interdisant toute approche critique de ce que le régime de Poutine continue de nommer une « opération militaire spéciale », un groupe de maisons d'édition indépendantes a multiplié, en 2022 et en 2023, des rééditions d'ouvrages mettant en exergue les horreurs de la guerre en général et les effets néfastes de l'autoritarisme. La discrétion de l'inscription géographique confère un caractère à la fois actuel (il est aisé d'imaginer l'Ukraine à travers le cadre décrit) et universel à ces textes, qui deviennent des témoignages dédiés à tous les « enfants de la guerre.

Des poèmes rédigés par des auteures ukrainiennes et une pièce de théâtre sont au cœur de la réflexion de Kateryna Tarasiuk dans « Le visage ordinaire de la guerre : documentation du quotidien dans *Mauvaises routes* de Natalka Vorobjyt ». Avec cet article, nous abordons l'écriture de la guerre ou comment, la situation causée par la guerre dans l'est de l'Ukraine travaille, oblige l'écrivain à tordre et triturer la matière verbale pour mieux en faire ressortir son authentique substance. Ainsi dans le poème de Lioubov Yakymtchouk, intitulé la « Décomposition », le langage de la guerre pénètre, non épuré, sous sa forme la plus vulgaire.

Il est également question de confrontation brutale des registres lexicaux et des codes culturels distincts dans l'article de Milena Arsich « Les transformations du sujet féminin dans le cycle de la violence (post)soviétique : “Les voilà repartis sur leur Afghanistan...” », *Le Journal balte* et #ConversationsAvecLeDiable d'Elena Fanaïlova ». Tout en associant cette œuvre à la tradition de la littérature mémorielle et, en particulier, à *L'Archipel du Goulag* de Soljénitsyne et aux textes de Svetlana Alexievitch ou à la poésie de Lev Rubinstein, Milena Arsich montre comment Fanaïlova, transcende par son écriture les délimitations habituelles. Ainsi, dans l'œuvre de Fanaïlova l'individu est-il défini moins par son sexe ou son genre, que par son appartenance à la société de la violence qu'est devenu l'espace post-soviétique russe. Fanaïlova, écrit le critique Marc Lipovetski, insiste sur la communion dans la violence qui rapproche les expériences genrées, ainsi que sur le rôle ambivalent de la femme, qui en est à la fois victime et relais de transmission. Fusion des sexes, fusion du langage, les voix des personnages se superposent pour se confondre et s'amalgamer.

Avec l'article d'Elena Guéorguieva, « Ouvrir les yeux, tendre l'oreille : la déconstruction des discours de haine dans la littérature contemporaine bulgare », nous prolongeons notre réflexion sur la matière littéraire, et la recomposition du discours sous les effets destructurants d'un contexte pénétré par la violence. Mais, d'une certaine façon, nous revenons au point initial du recueil consacré à la haine

et à la guerre. Elena Guéorguieva présente les différentes formes de haine dans la société bulgare contemporaine à travers leurs représentations dans la production littéraire. Elle s'arrête notamment sur les principaux groupes visés par la haine publique, à savoir les minorités ethniques – Juifs, Turcs, Roms –, les personnes LGBTI et, depuis le début de la guerre en Syrie, les réfugiés. Elena Guéorguieva montre comment dans le contexte de la construction d'une identité bulgare débarrassée de sa tutelle soviétique (mais pas russe), les différents groupes cités, sauf celui des LGBTI, peuvent être intégrés ou rejetés du récit national.

Les deux articles clôturant ce numéro trouvent logiquement leur place dans le numéro. Dans « La fondation de la bibliothèque Tourguénev ou Comment le mythe masculin s'est progressivement substitué à une réalité transgressive », X (l'auteur est anonyme) aborde la question de l'écriture genrée de l'histoire, et notamment de la négation du rôle des femmes dans ce processus d'écriture. D'abord minoré, leur rôle est ensuite ignoré pour être finalement effacé. Leur absence est alors considérée comme une évidence. D'absence et d'oubli, il est également question dans l'article de Blandine Guyot, « Les Karaïms de Crimée en France : de l'entraide (1920-1939) à la lutte contre "la menace monstrueuse suspendue sur nos têtes" (1939-1945) ».